

Préface

à la première édition révisée

Ce livre est une histoire de la défaite de la révolution chinoise de 1925-1927. Il étudie la première intervention de l'U.R.S.S. en Chine, et ses conséquences. C'est l'histoire des premières expériences qui modelèrent le mouvement communiste chinois. C'est également l'histoire de la façon dont Chiang Kai-shek arriva au pouvoir. On espère que cette nouvelle édition pourra contribuer à une meilleure compréhension de la Chine d'aujourd'hui, que les communistes contrôlent, et où, une fois de plus, la Russie est en position de jouer un rôle certain.

Tout d'abord publié en Angleterre en 1938, ce livre a eu une existence bien remplie. Le plomb et les exemplaires non distribués de l'édition originale furent brûlés lors du bombardement nazi sur Londres en 1940. Une édition pirate, imprimée à Shanghai, connut une diffusion plus large ; et on en vit circuler bon nombre d'exemplaires ces dernières années. Je tombai moi-même, en Inde, en 1944, sur une version abrégée qui circulait sous forme ronéotypée. Durant tout ce temps ce livre est demeuré la seule relation documentée et détaillée de l'alliance entre les communistes et le Kuomintang, et de la manière dont la ligne politique imposée de Moscou jeta les communistes chinois, et les masses qui les suivaient, dans une tragique débâcle. En tant que tel, il a été cité dans de nombreuses bibliographies, mentionné souvent dans des notes en bas de page, alors que les véritables exemplaires du livre devenaient de plus en plus rares. Les événements conduisant de plus en plus à reconnaître l'importance des relations de la première heure entre communistes et nationalistes, la Tragédie de la révolution chinoise devint un ouvrage très recherché, aussi bien par voie de petites

annonces dans la presse spécialisée que par des demandes que l'on me transmettait. Je suis donc reconnaissant aux Presses de l'Université de Stanford de combler cette lacune, en entreprenant la publication de la présente édition révisée.

Beaucoup de ceux qui connaissent l'édition originale se demanderont si sa « perspective » s'est maintenue jusque dans cette édition révisée. La réponse, bien sûr, c'est que personne parmi les spécialistes de l'histoire sociale et des affaires internationales n'a pu traverser ces tumultueuses années sans envisager de nouveaux points de vue. Mais ceci ne m'a en rien obligé à modifier la présentation des faits. Ce travail a été entrepris en étudiant les documents de trop près, et en respectant trop ce que la vérité a d'indiscutable, pour qu'une nouvelle façon de ressentir les faits puisse infléchir leur relation objective. Ce livre visait à rendre compte, le plus fidèlement possible, de ce qui se passa au cœur de la révolution chinoise de 1925-1927 ; tel est encore son but et, en dépit de ses imperfections, le texte original a été conservé en très grande partie.

Les révisions apportées, en tout état de cause, doivent être clairement précisées. Tout d'abord les trois chapitres qui, dans l'édition originale, examinaient la période 1927-1937 ont été supprimés, et remplacés par deux nouveaux chapitres de conclusion, qui essaient de préciser l'empreinte de la révolution de 1925-1927 sur les vingt années qui suivirent, et de cette façon en viennent à esquisser l'histoire récente du Kuomintang, des communistes et de la nouvelle influence russe en Chine. D'autre part ce livre avait été entrepris comme un travail historique qui réfuterait toutes les grossières falsifications par lesquelles l'Internationale Communiste essayait de jeter aux oubliettes la réalité de ces années 1925-1927 ; et cela en se reportant aux documents disponibles. Des coupures, des corrections apportées au style, auront permis, je l'espère, de servir ce projet encore plus efficacement, en supprimant des commentaires personnels, quelques excès dans la polémique, ou une certaine redondance. Modifications qui, je crois, rendront les faits encore plus éloquents.

En ce qui concerne les changements de « point de vue », il y a plus à dire. « Point de vue » revient à dire « perspective » et même « perspectives ». Celui qui écrit révèle la marque des facteurs sociaux et individuels qui ont façonné sa pensée. Ceci est particulièrement juste pour l'histoire en cours et la politique, quoique l'implication personnelle de l'historien ne soit pas moins souvent marquée lorsqu'il s'occupe d'événements plus anciens. Toutes les questions historiques, poli-

tiques, sont le produit d'antagonismes et, par-là, sujet à controverses. Ils concernent les problèmes non résolus sur lesquels toute pensée est soumise à la révision et aux contradictions. Il m'est toujours apparu que la responsabilité de l'écrivain ne consistait pas à prétendre à un certain détachement, que d'aucuns appellent « objectivité », mais plutôt à respecter les faits tels que l'histoire les révèle, et à annoncer par ailleurs la nature de son point de vue, de ses perspectives.

Par conséquent, je dois dire que la démarche fondamentale dans ce livre vise à contribuer à une transformation radicale de toutes les relations sociales, de toutes les institutions politiques, pour que le plus grand nombre puisse acquérir, sur la base de l'abondance matérielle, la liberté culturelle et politique. Pour le peuple chinois, comme pour les peuples d'Afrique et d'Asie en général, ceci a impliqué une lutte prolongée contre la domination économique et politique des nations occidentales. Ce but nécessitait, et dans la plus grande partie du monde nécessite encore, avec un retard plus marqué, que soit mis un terme au système colonialiste de l'Occident. Ce projet nécessitait la création de nouveaux rapports économiques et sociaux, à travers lesquels les masses puissent commencer à se libérer des entraves d'une misère intolérable. Ceci implique de rechercher une issue à l'impasse de la souveraineté nationale dans un type d'organisation du monde plus large, plus essentiellement coopératif, au sein duquel tous les peuples puissent espérer s'épanouir.

Ces nécessités et ces conflits sous-tendent les grands bouleversements des dernières décennies, en Chine et ailleurs. Dans ces événements, le rôle du mouvement communiste a été décisif, tant pour les défaites que pour les victoires. Le poids de l'État russe dans le mouvement révolutionnaire chinois a été le facteur déterminant des événements dans la Chine de 1927. Celle même interaction, dans la Chine de 1951, alors que les communistes y sont au pouvoir, est devenue un facteur encore plus déterminant pour le sort du monde tout entier. Avec l'effondrement des derniers vestiges du colonialisme occidental en Asie et l'apparition de la Russie comme un prétendant agressif et puissant pour la domination du monde, l'évolution des relations sino-soviétiques en particulier, et de la Russie avec l'Asie en général, est devenue un élément central des grands confins que connaît notre époque.

Le détournement des mouvements révolutionnaires indigènes par la politique nationale russe et ses objectifs stratégiques est un des aspects primordiaux de cette histoire. Ce livre, en premier lieu, fut écrit pour essayer de montrer

comment ce processus s'est appliqué très tôt en Chine. Cela pour servir, et telle est encore son intention, d'arme contre la dictature stalinienne en Russie ; et pour montrer son influence néfaste sur les mouvements révolutionnaires partout dans le monde. Cette influence prit corps non pas d'une façon mécanique ou automatique, mais au contraire comme produit de l'évolution de l'État russe après 1917 ; et aussi bien de l'évolution du monde entier.

Le rythme de la dégénérescence de l'État qu'enfanta la révolution russe, et son terme, sont depuis longtemps l'objet de discussions parmi les socialistes, et le seront longtemps pour les historiens. Lorsque ce livre fut écrit, ils admettent d'une façon générale que la Russie de 1925-1927 était un État ouvrier, défiguré par la bureaucratie qui s'était emparée du pouvoir ; mais que néanmoins cet État ouvrier continuait à jouer un rôle progressiste sur la scène mondiale. Il me semble maintenant que ce n'était qu'une formule pour justifier en termes rationnels la réalité russe. Celle formule servit d'épithète à une génération entière de révolutionnaires, en Russie et ailleurs. La nature précise de l'État bureaucratique en Russie n'a pas encore trouvé une description adéquate, mais d'un point de vue socialiste on peut dire que son rôle « progressiste » a cessé très tôt. Les traits « socialistes » et « prolétariens » de cet État n'ont presque pas survécu au-delà de la guerre civile ; et leurs réminiscences servirent à la liturgie par laquelle le nouveau pouvoir bureaucratique sanctionnait la contre-révolution, et hypnotisait ou corrompait ses instruments et ses partisans.

Dans le processus de dégénérescence, qui s'étendit sur plusieurs années, les événements chinois de 1925-1927 jouèrent un rôle central. Mais, dès 1924, le régime russe s'était déjà coupé de ses racines prolétariennes. Il avait déjà fait un sort à ses principes socialistes. Il avait déjà étranglé les courants et les aspirations profondément démocratiques dont la révolution avait été originellement l'expression. Les Soviets, c'est-à-dire les conseils ouvriers, n'avaient plus leur caractère démocratique ; et la bureaucratie avait commencé à tirer de la victoire de la révolution un régime qui laisserait à une oligarchie hermétique le pouvoir absolu. « Le socialisme dans un seul pays » avait déjà remplacé l'internationalisme sans compromis de Lénine.

Conscient des résultats qu'entraîneraient l'isolement de la Russie et la croissance des tendances nationalistes au sein du nouvel appareil bureaucratique, Lénine, dès 1922, vit qu'un abîme se creusait sous les pieds de la Russie.

Probablement ni lui, ni aucun de ses compagnons les plus proches, y compris Trotsky, n'imaginèrent la profondeur de cet abîme, ni la rapidité avec laquelle ils allaient s'y perdre. Pendant que la Russie soviétique intervenait puissamment dans les « affaires chinoises, les fondements de la dictature totalitaire étaient déjà visibles. Sous la direction de Staline, le Kremlin avait déjà soumis les ouvriers allemands à une politique ruineuse, que ne dictaient pas les circonstances en Allemagne mais les intérêts stratégique-militaires de l'État russe. Avec un cynisme total, le Kremlin avait déjà russifié les partis communistes étrangers, les transformant en instruments aveugles de la politique extérieure soviétique.

En dehors des considérations plus restreintes sur le rythme du développement, il est également nécessaire de tirer les conclusions de l'expérience russe à propos du concept de « dictature du prolétariat ». Ce concept, que le marxisme révolutionnaire n'a jamais complètement exploré, était considéré comme une étape transitoire, brève, sur le chemin d'une plus grande liberté. Au lieu de cela, la réalité russe lui donna un contenu obscur et sinistre. Cette expérience nous a appris qu'il y avait une contradiction fondamentale entre l'autoritarisme et le socialisme démocratique. Le système du parti unique donnant naissance à une oligarchie bureaucratique, issue que laissaient prévoir certains principes du bolchevisme, ne peut servir des objectifs socialistes. Aucun approfondissement de la démocratie ne saurait sortir d'un système politique basé sur la force, et sur l'absence d'institutions pouvant empêcher la corruption du pouvoir et la violence.

Je ne peux plus être aussi catégorique que je l'étais, en évaluant le cours que la révolution chinoise aurait suivi, si elle n'avait pas connu la lourde pression de l'influence et du contrôle russes. Compte tenu de l'ampleur du soulèvement populaire, de la spontanéité qui créait de nouvelles institutions fondamentalement démocratiques dans les villes et les campagnes, il me semble encore possible de penser que se seraient développées de nouvelles formes révolutionnaires, capables de préserver à la fois les projets et la pratique démocratiques. La dictature stalinienne en Russie était encore suffisamment faible pour ne pas réussir à s'imposer au régime révolutionnaire qui apparaissait en Chine ; et elle aurait pu s'en trouver modifiée en retour. Mais, entre leur défaite de 1927 et leur victoire de 1949, les communistes chinois ne se sont attachés qu'à devenir une force seulement faite pour imposer une nouvelle dictature totalitaire à la Chine.

Pendant le même temps la Russie est passée d'une tyrannie adolescente à un totalitarisme monstrueux, dont le monde entier, et non plus seulement la Chine, subit le poids.

La tragédie de la révolution chinoise de 1927, c'était cette débâcle causée par la Russie, et qui imposa à la Chine le lourd fardeau du régime nationaliste. La tragédie de la révolution chinoise maintenant, c'est la victoire des communistes, qui imposent le fardeau encore plus lourd d'une nouvelle tyrannie totalitaire, et condamnent la Chine à un nouvel assujettissement dont on ne voit pas la fin. Aux deux extrémités de ce bref cycle historique, le peuple chinois a été privé de l'occasion d'édifier une démocratie centrée sur les villes et qui aurait permis de changer les relations entre les villes et les campagnes, de commencer à acquérir plus de liberté et plus de dignité. La défaite, voici vingt ans, fut le premier acte ; l'intérim du Kuomintang fut le second et la victoire communiste le début du troisième acte dans cette tragédie de la révolution chinoise.

Les bibliographies ont souvent catalogué ce livre comme « trotskyste » mais on peut se demander s'il mérite encore un tel label. Il est difficile de savoir ce que ce terme tellement galvaudé recouvre aujourd'hui. En 1925-1927. Trotsky, luttant contre la dégénérescence stalinienne, était un internationaliste conséquent ; mieux qu'aucun autre dirigeant russe, il vit et comprit ce qui se passait en Chine et fut en mesure de prédire, avec une précision surprenante, chaque épisode. Son analyse et sa critique de la politique officielle furent confirmées par les témoignages et les preuves que ce livre examinait pour la première fois en détail. C'est une chose que ni l'épreuve du temps ni les modifications de perspective d'un auteur ne sauraient altérer. Néanmoins, quoiqu'il confirme la plupart des analyses de Trotsky, à l'époque, cet ouvrage n'en accepte plus les conclusions, et ne peut donc être taxé de trotskysme.

Bien que je rejette le bolchevisme dont Trotsky était devenu le porte-parole le plus authentique, j'ai toujours une grande estime pour les conceptions de Trotsky en ce qui concerne la révolution socialiste. Bien qu'il ait été lui-même prisonnier de certains principes bolcheviques qui engendrèrent la dictature, ce fut Trotsky qui s'éleva contre la bureaucratie totalitaire et personnifia les principes révolutionnaires, au-delà des intrigues, de l'appareil, des calomnies et de la répression sanglante menée par le stalinisme au pouvoir. Pour estimer Trotsky, il n'était pas nécessaire de partager ses vues. Mais à cause de tout ce que je viens de dire, je ne peux plus guère

inclure dans la présente édition l'introduction par laquelle Trotsky donnait chaleureusement son adhésion à l'édition originale. Trotsky, voici onze ans, fut assassiné par un homme du Kremlin. Je ne peux savoir quelles seraient aujourd'hui ses conceptions sur la nature de l'État russe, et sur la façon de parvenir à une nouvelle synthèse, plus démocratique, de la théorie et de la pratique révolutionnaires. Je ne peux prétendre qu'il accepterait mon point de vue actuel, et je ne peux donc plus me permettre de reprendre celle introduction. Pour le meilleur et pour le pire, ce livre ne peut compter que sur lui-même et s'il faut une étiquette, on peut dire que ses perspectives sont socialistes et démocratiques ; encore qu'on se sente obligé d'ajouter que l'étiquetage politique est devenu en fait de nos jours quelque chose d'abusif sinon de menteur, qui suggère une philosophie politique quand on ne veut plus que la défense de la simple décence humaine.

Un mot, pour finir, sur la manière dont ce livre fut composé. Il fut commencé en Chine, en 1934, sept ans après les événements, qu'il décrit. Une année entière fut consacrée à étudier soigneusement, à choisir des extraits et à traduire un vaste ensemble de matériaux — journaux, livres, brochures, rapports, documents — dont quelques-uns provenaient des bibliothèques de Pékin, mais la majeure partie de sources privées qui les avaient dissimulées à la police secrète du Kuomintang. Pour cela, je fus énormément aidé par mon ami J.C.L., qui fut arrêté plus tard et emprisonné par le Kuomintang, sans que je ne puisse jamais savoir le sort qui lui avait été réservé. Après cela, j'ai fouillé les bibliothèques et les librairies d'Europe, pour retrouver les publications du Comintern. En Norvège, j'ai discuté des événements chinois avec l'exilé Trotsky. En Hollande, j'ai rencontré Sneevliet qui, sous le nom de Maring, fut l'un des premiers délégués de l'Internationale communiste en Chine ; il me remit un mémoire contenant sa version des événements auxquels il avait participé. En France, j'ai vu Albert Treint qui, en 1927, fut le secrétaire de la petite commission exécutive du Comintern sur la Chine ; et il me procura des notes précieuses sur les discussions qui eurent lieu à Moscou. Je passai en tout quatre ans pour composer le livre et le rédiger.

Tant pour le travail initial que pour la révision de ce livre, j'ai bénéficié de l'aide et de la collaboration précieuses de Viola Robinson Isaacs.

H. R. I.

New York City
23 Avril 1951.